Document généré le 12 oct. 2024 01:34

Brèves littéraires

La fenêtre rouge

Émile Roberge

Numéro 51, hiver 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5474ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roberge, É. (1999). La fenêtre rouge. *Brèves littéraires*, (51), 73–81.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉMILE ROBERGE

La fenêtre rouge

La fenêtre rouge s'ouvrit tout de suite et une merveilleuse fille aux grands cheveux blonds apparut. Dissimulé dans la haie qui sépare nos terrains et protégé par la noirceur de cette fin de soirée, et aussi par la noirceur de ma peau, je pus la contempler à loisir. La haie mitoyenne est quasiment collée sur leur maison. J'étais au plus à cinq mètres d'elle. Mon coeur battait au rythme du coassement des rainettes de l'étang des Gervais. Nimbée des lumières de son îlot éblouissant, elle ne vit que les formes fluides de la nuit. Après avoir regardé à gauche, puis à droite, l'air intrigué par le bruit qu'elle avait entendu, elle referma la fenêtre et je restai sur ma faim... et quelle faim !

Quelle belle voisine je venais de découvrir ! Une déesse en chair et en os apparue dans notre ciel de Sainte-Véronique. Il ne me restait qu'à la conquérir. Mais comment ? Sans cette maudite haie de deux mètres de haut, je pourrais lui sourire lorsqu'elle sortirait de chez elle. Je pourrais la voir dans la piscine ou étendue au soleil. Quel spectacle ce serait ! ... Ça peut mourir une haie, et vite, un peu de kérosène à la base et le tour est joué. Juste une petite partie de la haie, par là. Ici, elle m'est bien utile, du moins pour le moment. Ils remplaceront sûrement les arbustes

fanés, mais ça me donnera le temps de voir, de sourire, de contempler. Le contact fait, la haie pourra repousser, je m'en fiche puisque je serai avec elle à me dorer près de leur piscine.

Malick avait eu quelques petites amies, mais ça n'avait pas duré. À Sainte-Véronique, c'est difficile d'être un Noir. C'est un peu comme de vouloir coudre un bouton noir sur une tunique blanche. Certaines filles éprises d'exotisme ont consenti à sortir avec moi, mais ce n'était pas sérieux et elles ont vite fui vers des gars de leur espèce. Il y a bien eu Yolande Fortin, que j'ai estimée plus que les autres, mais elle m'a laissé tomber pour le gars à la Jeep sale, qui fait crisser ses pneus toutes les fois qu'il veut attirer l'attention. J'en suis donc encore en quête d'un premier amour. Mais avec l'arrivée de ces voisins, les divinités me seront peut-être enfin favorables.

Malick dormit peu cette nuit-là. Grimpé au paradis de son subconscient, il inventa mille façons de rencontrer la fée de la fenêtre rouge, il dressa mille projets de conquête et bâtit mille lits de fleurs et de duvet. Il invoqua ses dieux favoris avec une ferveur qu'il ne se reconnut pas lui-même. Petit à petit le sommeil le gagna et c'est l'amante convoitée qu'il rejoignit dans ses rêves. Elle était descendue de son balcon rouge et ils étaient ensemble sous le pont Othello et dégustaient à pleines dents les délices de l'amour. Ce *songe d'une nuit d'été*, espérait Malick, serait le prélude d'une des plus touchantes histoires d'amour de toute la Laurentie.

La pluie du lendemain fut d'une tristesse, d'une langueur effroyables. Les platitudes enseignées par des professeurs ennuyés et ennuyants ne lui avaient jamais paru si connes. Que voulez-vous que ça me foute l'histoire des sudistes américains ou le théorème de Pythagore ou les poèmes absurdes de Claude Beausoleil. Maudite école plate ! On devrait fermer toutes ces boîtes à bêtises et laisser le monde en paix. C'est la vie qui compte. C'est l'amour qui compte...

Et ce soir-là encore, malgré la pluie qui n'avait cessé, Malick revint se blottir dans la haie, sous la fenêtre rouge de sa voisine, ses petites branches entre les mains. Cric! crac !, firent-elles en se cassant... Cette fois-ci, la fenêtre ne s'ouvrit pas. Quel malheur ! Après une journée si déprimante, je ne pourrai même pas avoir une petite consolation ! Même si la lumière est allumée, elle n'est peut-être pas dans sa chambre. Et Malick de recommencer son manège. Cette fois-ci, la fenêtre s'ouvrit soudainement, comme si Julie avait voulu surprendre l'importun en pleine action. Malick retint son souffle et ses yeux hallucinés contemplèrent la déesse lumineuse avec autant de flamme que le petit berger de Fatima pendant ses visions de la Vierge. Il savait que l'apparition serait brève et en savourait intensément chaque instant. L'étonnement semblait rendre la figure de Julie plus belle encore, dans la lumière chaude de sa chambre. Lorsque la fenêtre se ferma, il était littéralement enivré et resta un bon moment immobile, oubliant la bruine qui trempait la nuit.

Ses yeux fermés conservaient l'image merveilleuse d'une petite figure toute douce et empreinte de mystè-

res délicieux. Lorsqu'il sortit de sa cachette céleste, il ne remarqua pas que le rideau de la fenêtre rouge était entrouvert et que Julie surveillait discrètement les ombres de la nuit.

Malick n'eut pas à empoisonner la haie. Dès le lendemain, un lendemain ensoleillé comme aux plus beaux jours d'été que l'on connaisse à Sainte-Véronique, Julie L'Italien, la belle petite voisine, vint chercher son ballon, tombé par mégarde, dit-elle, sur le terrain des Diop. Répondant à la porte, Malick en eut le souffle coupé. Il demeura bouche bée lorsque Julie lui dit bonjour, se présenta et lui demanda la permission d'aller chercher son ballon. Puis un « oui bien sûr ! » sortit de la bouche de Malick, qui demeura figé lorsque la jeune fille disparut. Pourquoi rester planté là ? Je manque la chance de ma vie. Vite. Et Malick se précipite vers l'arrière de la maison, récupère le ballon, avant que ne l'ait fait Julie, le lui remet avec le plus beau des sourires. Le sourire qu'il avait rêvé lui adresser après la disparition éventuelle d'une partie de la haie. Puis il la raccompagne jusque chez elle. Mon nom est Malick Diop... Malick... Diop, un nom rare pour vous autres. Bienvenue à Sainte-Véronique. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir bientôt.

Il se sentit gauche. C'était inattendu. Sa surprise était grande. Mais la figure radieuse de la jeune fille, ses yeux lumineux, lorsqu'il la quitta... Et elle avait rougi comme une enfant qu'on surprend à voler une tartelette aux fraises dans le réfrigérateur. C'était sûrement des indices lui indiquant que l'étincelle était allumée.

Grands dieux qu'elle est belle ! Il jubilait. Son purgatoire se transformait en paradis.

Malheureusement, Julie n'allait pas au collège de Sainte-Véronique, où Malick terminait son D.E.C., mais à l'Institut de musique de Venise-en-Québec, de l'autre côté du pont Othello. Malick constata que sa charmante voisine quittait sa demeure à peu près à la même heure que lui et devait prendre le même autobus. Et chaque soir, après ses cours, il l'attendait, puis ils refaisaient ensemble, à pied, le trajet du retour... qu'on trouvait souvent prétexte à allonger un peu. Il lui fut donc facile d'entreprendre la conquête de celle qui remplissait déjà tous les vides de son coeur. C'est ainsi que très vite, malgré les teintes différentes de leur peau, les deux voisins devinrent amoureux.

Au collège, Malick supporta mieux Pythagore, Beausoleil et les autres. La vie était belle. Il dansait presque dans les corridors du vieux collège. Un sourire ensoleillé et des yeux pétillants transfiguraient sa belle figure sénégalaise.

Pour que passent plus vite ses journées séparé d'elle, il avait découvert un nouveau loisir. Entre les cours, il fouillait dans les recueils de poésie de la bibliothèque à la recherche de poèmes d'amour. L'amour était devenu son nectar quotidien. Pas des poèmes d'amour à la Tristan et Iseut, avec des complications infinies, des impossibilités. Pas des poèmes moroses à la Roméo et Juliette et leur balcon de Vérone. Pas d'amour qui finit mal, mais de l'amour épanoui, en pleine

floraison. Ces vers tout simples de Sainte-Beuve lui semblaient résumer sa vie présente :

« *Un seul être pour moi remplissait la nature;*
En ses yeux je puisais la vie et l'avenir. »

Et ces vers de Théophile Gautier le faisaient rêver :

« *Et des plis roses sont les lèvres*
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres
Une tunique de baisers. »

Je me fiche pas mal que Sainte-Beuve et Théophile Gautier soient des poètes anciens et je les préfère de beaucoup au Claude Beausoleil dont raffole mon professeur.

Inspiré par tant d'illustres amoureux, il entreprit de composer son propre poème d'amour. Un poème qui accompagnerait sa grande *marche à l'amour*. Oui, Gaston Miron était un autre poète qu'il aimait, sans tout comprendre. C'était quand même mieux que Beausoleil. Il écrivit, écrivit.

Chaque jour, il recommençait son poème. Chaque jour, il le mûrissait, il le fignolait, le caressait, s'exerçait à le dire. Il faut que mon poème soit le plus beau qu'un humain ait écrit. Jamais il n'en parla à Julie. Un jour, je le lui réciterai. Ce sera le jour où notre amour aura

atteint des sommets. Un jour de grande circonstance ! Oui, je sais, mon poème est romantique. Mais mon romantisme à moi vaut bien la platitude du postmodernisme de Claude Beausoleil. Mais pourquoi faut-il toujours que je pense à ce poète insignifiant ? Voilà, c'est elle, ma petite perle, qui vient.

Ce soir-là, il marchèrent longtemps, la main dans la main, parlèrent de tout et de rien, des études, du quartier, du monde entier, du Sénégal, de la Martinique, du Québec... de tout sauf d'eux-mêmes. Mais leurs coeurs se dirent des choses sublimes que seules leurs lèvres entendirent. Elles se rencontrèrent délicieusement. Des goûts de miel et de rosée nourrirent leur amour naissant. Puis leurs corps s'épousèrent, dans cette nuit chaude de juillet, sous la courbure du pont Othello. Jamais les dieux de la lune n'avaient vu plus beau spectacle. Vénus et Aglaé, ravies, contemplèrent longtemps les jeux touchants des deux chérubins extasiés.

***

La Tercel rouge s'arrêta. Un démon titubant en sortit. Mais deux passants noirs alertés par le crissement des pneus arrivèrent avant lui auprès de la jeune fille blonde qui gisait dans la rue. Les nuages blancs de sa robe avaient la couleur des érables d'automne. C'en était fini.

***

Les somnifères font taire les peines, pensait-on. Mais dans le sommeil profond de Malick, une fenêtre rouge s'ouvrit lentement et une jeune beauté, plus lumineuse qu'il ne l'eût jamais vue, lui souriait. Malick sortit alors de la haie et, de sa mandoline nostalgique, montèrent les airs les plus beaux qu'une oreille humaine put entendre. Puis les mots d'un poème nouveau valsèrent dans la nuit. L'amante jeta un regard ébloui vers le poète musicien puis, plus légère qu'un papillon, franchit le cadre rouge de la fenêtre, s'approcha de son amant, lui donna un ultime baiser et disparut dans l'obscurité du ciel.

Frissonnant, Malick s'éveilla. Jamais plus ses yeux mouillés ne reverraient la petite Julie envolée vers un ailleurs inaccessible aux vivants. Cette cruelle réalité lui apparut insoutenable. Et son coeur se mit à désirer s'ouvrir à cet ailleurs où dansait une fée derrière une fenêtre céleste tout habillée de rouge.

Le lendemain, près de l'étang des Gervais, au-dessus d'un sentier silencieux bordé de fougères, on retrouva le corps d'un jeune homme noir suspendu à une branche d'érable aux couleurs d'automne. Dans la poche gauche de son veston, on découvrit un papier froissé sur lequel était soigneusement rédigé le plus beau des poèmes d'amour. Il était encadré d'une fenêtre rouge ornée d'oiseaux de feu et de fleurs inconnues.

Roméo était parti au septième ciel, rejoindre sa Juliette bien-aimée et, au son des lyres et des cithares éblouies, lui chanter son poème orphéen sous les

arcades fleuries du château d'Hymen. Ce furent alors les épousailles, où les vins sans âge de Silène coulèrent à flots pendant deux bacchanales. Les neuf choeurs des anges, composés de femmes noires, entonnèrent le grand cantique du Dieu d'amour :

J'ai cherché celle que mon coeur aime...
Viens ma bien-aimée, ma belle, ma colombe.
Montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix.
Combien chaude est ta main et fascinant ton regard.
Que tu es belle ma bien-aimée, que tu es belle !
Que ton amour a de charmes.
J'ai retrouvé celle que mon coeur aime...
Viens ma bien-aimée, ma colombe,
dans notre lit de verdure et de fleurs.

Et toutes les fenêtres rouges de Sainte-Véronique demeurèrent closes jusqu'à la Chandeleur.